

Les retrouvailles

En juillet, *les Écrits-20* étaient invités à commencer leur récit par l'incipit du recueil de Laurent Gaudé, *Les Oliviers du Négus** : ***Je retrouve ma ville et je reste bouche bée.*** (Actes Sud, 2011)... avec l'éternelle liberté de s'affranchir de la contrainte.

Changement climatique

Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. J'avais pourtant été prévenu.

Dans mes souvenirs, les rues étaient traversées par des silhouettes furtives. La désolation régnait en maître.

Désespéré par l'aridité inexorable, j'avais décidé de partir.

Il plut l'année suivante. La population accueillit ce cadeau avec une joie retenue, n'y voyant qu'une parenthèse. Pourtant le miracle perdura. Le monde assista, émerveillé, aux épousailles du Ciel et de la Terre. Après plusieurs rencontres au sommet, les scientifiques admirent que nous étions entrés dans un cycle tempéré.

Désormais, la ville s'affiche verdoyante. Des bouquets d'arbres ployant sous leurs fruits offrent une ombre caressante. À la place des mines jadis renfrognées, je vois des habitants déambuler sereins et attentionnés.

Je scrute les visages que je croise : l'abondance de la nature a changé l'humeur des habitants, devenus souriants car confiants.

Le changement climatique a reconfiguré les caractères.

Baya Boualem

Les Lunaires

2 septembre 2081

Là-haut, les petites lumières illuminaient les salles de classe et semblaient former des rangs. Les élèves les portaient fixées sur leur épaule gauche.

Je regardais ce spectacle, fasciné, depuis un banc dans la cour. Il était cinq heures du matin. Autour de nous, il faisait nuit noire. J'avais posé ma lunette astronomique à mes pieds. Éléonore, elle, souriait à mes côtés en constatant mon étonnement.

— La ville a bien changé, constatai-je. Devoir faire cours la nuit, c'est du délire !

Elle acquiesça, sans doute perdue dans ses souvenirs.

— C'était la rentrée scolaire, cette nuit, dit-elle enfin.

Je l'interrogeai :

— Depuis combien de temps, m'as-tu dit, les *Lunaires* ont-ils investi les lieux ?

— Cinquante-cinq ans...

Je comptai mentalement.

— En 2026, alors... l'année même où mon père a obtenu son poste à l'observatoire du *Very Large Telescope*, au Chili, au cœur du désert d'Atacama. Nous sommes partis... et ne sommes jamais revenus. Le départ a été un peu précipité. Il ne supportait plus la foule. J'ai de vagues souvenirs de cette époque. J'avais dix ans à peine. La promiscuité ne me gênait pas autant que mes parents, mais je n'ai pas eu mon mot à dire.

— Ma mère m’a annoncé un jour que vous aviez quitté la France. Tu étais mon seul cousin. Je n’ai pas eu le temps d’en souffrir, car tout a commencé ce printemps-là. Mais je ne dirais pas que les Lunaires ont investi la ville. C’est ici que le mouvement a été créé et a essaimé.

— Je l’ignorais. On m’a juste raconté que leur nom aurait été donné par une petite fille, juchée sur les épaules de son père. Celle-ci l’aurait ainsi clamé en réponse à la question du magistrat, sur l’identité des manifestants installés sous ses fenêtres. Une légende, sans doute.

Éléonore sourit de nouveau.

— Le mouvement est né d’une manifestation spontanée, répondit-elle. Les gens étaient excédés par la saturation des transports en commun, des espaces de coworking, par les délais inhumains pour le moindre rendez-vous médical... L’apogée de ce mécontentement populaire s’est matérialisé avec l’instauration de créneaux horaires dans le but de restreindre les déplacements. Les citoyens n’auraient droit de cité, dans le nouveau sens du terme, qu’un jour sur deux afin de désengorger la ville. Quelqu’un lança l’idée d’une protestation nocturne devant la résidence privée du magistrat. Ainsi, ils n’empièteraient pas sur les créneaux horaires diurnes réglementés. Le mot d’ordre fut relayé sur les réseaux sociaux et plusieurs milliers de personnes se retrouvèrent sous ses fenêtres, de nuit, puisque le jour était chassé gardée.

Éléonore fit une pause, me laissant imaginer la scène.

— Cette manifestation a permis aux citoyens de réaliser que la nuit était une issue possible à leurs problèmes. C’était un continent temporel en friche. Pour peu qu’on l’aménage, elle pouvait devenir un nouveau havre de liberté. La colonisation fut progressive. Un premier magasin d’alimentation ouvrit ses portes la nuit, pour accueillir ceux qui n’avaient pas été suffisamment prévoyants. Rapidement, certains vinrent y faire l’ensemble de leurs courses. D’autres commerces apparurent, ici ou là, les habitués s’échangeaient leur carnet d’adresses.

Je découvrais un pan de l’histoire de ma ville dont je n’avais pas conscience. Ma cousine reprit :

— On vit alors émerger l’embryon d’une communauté, car le monde du travail s’était également ouvert à la nuit. Les entreprises ne fermèrent plus leurs bureaux en soirée. Une crèche accessible jour et nuit permit aux jeunes couples de franchir le pas et de devenir des *Lunaires*. Par opposition, les autres citoyens furent qualifiés de *Solaires*.

— Quand mon père a évoqué ce mot devant moi, je m’imaginais qu’il lui suffisait de pointer son objectif sur la Lune depuis l’observatoire, pour vous voir gambader à la surface.

— Devenir *Lunaire* signifiait entamer un long voyage. Un voyage immobile, certes, mais le changement de vie était radical et le décalage horaire éprouvant. Il fallait accompagner les nouveaux aspirants dans l’apprentissage de cette vie nocturne où tout était encore à défricher. Des classes maternelles et primaires accueillirent les enfants de tout âge, à l’instar des anciennes écoles de la République. Le métier d’instituteur retrouva du sens. Une spécialisation en *cours de nuit* fut même proposée aux candidats dans leur formation.

— Je n’imaginais pas que les gens aient pu en arriver là. Tu sais, dans le désert chilien, on n’a jamais eu ces problèmes... Même après, quand j’ai pris la relève de mon père. Cela a dû être difficile pour toi...

— Je me souviens de ma rentrée en sixième, dans ce même collège. En parcourant les couloirs obscurs du bâtiment, mes camarades et moi avions l’impression de déambuler dans les corridors d’un château abandonné. J’ai fait partie de la première promotion de bacheliers nocturnes. Nos professeurs avaient insisté auprès du ministère pour qu’une session d’épreuves soit dédiée à notre mode de vie.

— Aviez-vous récupéré les sujets auprès des *Solaires* ? m’amusai-je.

— Nous eûmes droit aux sujets de secours. Tout cela était encore un peu improvisé. Mais, progressivement, la vie s’est organisée dans notre communauté. Le temps ne nous était plus dicté par la course de l’astre diurne, mais était porté par la nonchalance d’une Lune qui aimait se faire désirer. Comme la ville, le temps fut découpé en quartiers, correspondant à l’humeur de l’astre de la nuit. Les amoureux se retrouvaient à la lune montante ou descendante pour regarder les étoiles dans les rues.

— C’est très romantique !

— Si le contour des choses était parfaitement défini en journée, la nuit, les zones d’ombre apportaient nuance et doute. Même la couleur de la peau, que certains avaient jadis utilisée pour séparer les hommes, se fondait dans une obscurité bienveillante. Une pensée lunaire vit le jour — si je puis dire.

— Quel a été ton métier ?

— J’ai été nommée ambassadrice lunaire par les membres de la communauté. Il s’agissait d’œuvrer parmi les *Solaires* pour défendre notre mode de vie et obtenir de nouveaux droits. J’étais une nomade temporelle, passant en permanence du jour à la nuit. Par la suite, je suis devenue conseillère municipale déléguée à la vie lunaire et j’ai eu mon propre bureau dans les locaux de la magistrature. Je le partageais avec mes collègues solaires, bien entendu. J’offrais aux nouveaux migrants lunaires leurs premières veilleuses, en cadeau de bienvenue. Un phare dans la nuit. Elles devaient être rechargées à la lumière du jour et j’insistais sur le fait que la lumière du Soleil était indispensable à toute vie, y compris la nôtre. D’ailleurs, la Lune elle-même lui doit sa luminescence.

— Tu as voyagé ?

— J’ai visité bien d’autres villes dans différents pays, en effet. Notre mouvement a fait des adeptes dans de nombreuses métropoles. J’ai animé des conférences, participé à des inaugurations, contribué à la création du label *Sol lunaire* qui distingue les cités les plus accueillantes.

— C’est pour cela que tu n’as pas eu d’enfants ?

— Comment aurais-je pu concilier ma vie mouvementée, parfois solaire, parfois lunaire, avec les exigences d’un rôle de mère ?

— Comment se passait la cohabitation entre les *Lunaires* et les *Solaires* à ce moment-là ?

— Certains *Lunaires* voulaient se regrouper, rompre avec les *Solaires*. Mais, la colonisation de la nuit avait été une réponse à la saturation des villes, une manière de répartir plus équitablement les usages de l’espace, nous n’allions pas recréer de nouveaux ghettos ! Il me fallait sans cesse rappeler que le mouvement n’était pas né d’une opposition idéologique, mais d’un choix pratique et collectif. Nous avions voulu répartir les flux, pas les cloisonner autrement.

— Je crois que je n’aurais pas aimé être à ta place. Les étoiles, elles, sont beaucoup plus disciplinées.

— J’ai imaginé et fondé les *Rencontres du crépuscule*, ces moments pendant lesquels *Solaires* et *Lunaires* partageaient un repas, afin de se souvenir que, malgré les différences de temporalité, les liens familiaux et affectifs étaient essentiels.

Au moment où Éléonore s’exprimait, le portail de la cour du collège pivota et je vis entrer une foule d’élèves munis d’une lampe de poche. Il s’agissait de *Solaires*, peu habitués à cet horaire. Un enseignant les accompagnait. Ils montèrent à leur tour dans les étages.

— À nous d’entrer en scène à présent, me dit Éléonore.

Elle se leva, ajusta sa lampe et se dirigea à son tour vers la porte d’entrée. Je pris mes affaires et la suivis dans ce collège qu’elle connaissait par cœur. Dans la classe où nous étions attendus, les deux groupes d’élèves commençaient à se mélanger. Je fus frappé par la différence que je voyais dans les yeux des enfants. Ceux des *Lunaires* étaient brillants et reflétaient la lumière. Ils avaient progressivement évolué, se spécialisant dans la vision nocturne. Ce n’était pas une modification des gènes, mais l’expression de ceux-ci qui avait changé, comme l’avait démontré l’épigénétique.

“Cela va si vite...”, pensais-je.

Pendant ce temps, le professeur *Lunaire* avait accueilli son homologue. Il se tourna vers l’assemblée.

— Si j’ai demandé à mon confrère de me rejoindre en cette fin de nuit, c’est parce que dans quelques minutes aura lieu une éclipse totale de soleil, comme vous le savez sans doute. La dernière s’est produite au siècle précédent. J’ai donc souhaité me rapprocher de ceux qui, tout au long de cette nouvelle année scolaire, partageront cette classe avec nous : je veux parler de vos camarades solaires. Nous allons distribuer à chacun d’entre vous une paire de lunettes spéciale pour regarder l’éclipse.

Éléonore chuchota à mon oreille :

— Hier, nous distribuions des veilleuses pour éclairer la nuit. Aujourd'hui, ce sont des lunettes, pour regarder le Soleil.

Dans les rangs, les jeunes Solaires, familiers de ce genre d'ustensiles, ajustèrent leurs lunettes machinalement pendant que les Lunaires les recevaient avec un peu de curiosité.

Le professeur demanda le silence et reprit.

— J'ai également souhaité avoir la présence d'Éléonore Vasseur à nos côtés, et je la remercie chaleureusement pour l'honneur qu'elle nous fait d'avoir accepté mon invitation. Je lui cède la parole.

Je vis alors ma cousine prendre place sur l'estrade, habituée à se produire en public.

— Bonjour à tous, dit-elle, *Lunaires* comme *Solaires*. Aujourd'hui, nous allons assister à un événement rare et qui revêt un aspect très symbolique, la rencontre de la Lune et du Soleil. C'est pour cela que j'ai souhaité venir avec un astronome, qui rentre à peine du Chili, après une longue carrière menée là-bas. Il vous montrera le ciel comme vous ne l'avez jamais vu et répondra à vos questions. Mais, puisqu'il nous reste encore un peu de temps, je vais vous raconter mon histoire.

Éléonore se tourna vers moi, le regard amusé, puis elle reprit.

— C'était une nuit lors de laquelle un mouvement de protestation avait conduit à un rassemblement dans les rues. Mes parents n'avaient pas réussi à me faire garder, alors mon père m'avait pris dans les bras et juché sur ses épaules...

Erwann Avalach

Quarante ans

Quarante ans qu'elle n'est pas revenue dans sa ville ! Celle où elle a travaillé. Là où elle a connu son chéri avant de partir vivre en milieu rural, parmi les vaches et les moutons. Quarante ans sans revenir dans ce quartier où elle est devenue mère. Que d'immeubles construits, de routes et d'espaces verts aménagés pour le bien-être de tous ! Elle en reste ébahie.

Elle a encore un peu de temps avant son rendez-vous.

Elle s'aventure au-delà des nouveaux bâtiments, longe le petit parc au bord d'un étang. Elle observe les passants, scrute les femmes qui portent bonnets ou foulards. Au loin, elle perçoit les bruits en provenance de la nouvelle station de métro. Désormais en quelques minutes, le centre-ville sera à sa portée. Elle ira peut-être au cinéma voir cette comédie dont tout le monde parle.

Il est l'heure.

Elle se met en route vers l'hôpital où sa fille a vu le jour il y a quarante ans. Elle n'a plus une minute à perdre. On l'attend pour son nouveau traitement.

Michèle Peyrat

Les origines perdues

Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. Le chauffeur m'a pourtant déposé à l'adresse ~~comme~~ demandée. En descendant de sa voiture, il m'a souhaité un bon retour chez moi. Malgré mes oreilles fatiguées, je l'ai bien entendu. Mes yeux examinent le bourg face à moi. Je ne reconnais rien. Aucune rue, aucun bâtiment.

J'avais constaté des changements sur la route. Des champs nus s'étendaient à perte de vue. Par endroit, les troncs d'arbres étaient enchevêtrés les uns sur les autres. Rien d'étonnant après quatre années de guerre.

Je fouille dans ma mémoire à la recherche de souvenirs. C'est mon bras que j'ai perdu à cause d'un obus, pas ma tête. Elle, elle est restée intacte. Je fais quelques pas en arrière vers le panneau à l'entrée de la ville. Le conducteur a dû me déposer au mauvais endroit. Je suis une seconde fois pris de court en lisant le panneau sous le nom du lieu : *Nouveau Saint-Amans, cité reconstruite en 1919 après sa destruction sous les bombes.*

Marion Martin

La chute

Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. Rues désertes, magasins fermés. Une eau noirâtre stagne sur les trottoirs. Les feux de circulation alternent le gris et le blanc. Sur le passage piétons, je bute sur un obstacle invisible. Ma valise est clouée au sol. Sous son poids, le bitume se fend, se déchire et l'aspire dans un gouffre où je suis entraîné. Je chute, tête la première, dans un tube vertical habité par un silence que je qualifierais de respectueux si la panique ne me fouaillait le ventre à coups de lames de rasoir. Ma valise sombre dans une mare boueuse, striée de reflets rouges. Je dérive dans un ciel moussieux. Une brume opaque m'enveloppe.

Des voix lointaines... *tracé plat...* allument des étincelles... *massage ! adrénaline !...* dans un univers ténébreux...

Défibrillateur chargé...

Un choc me secoue. Une voix plus proche... *pouls présent...* m'inonde... *tension en hausse...* de lumière... *rythme stabilisé... on ne le lâche pas...*

Jacques Koskas

Cendres

Je retrouve ma ville et je reste bouche bée. Ce n'est qu'un modeste village, une centaine de maisons conversant de part et d'autre de petites rues sinueuses, une place du marché se colorant d'étals aux beaux jours, une destination secrète que je rêvais de te faire découvrir. Enfant, je la parcourais en trottinant au côté de mon grand-père, alors qu'il m'en racontait l'histoire. Chaque porte cachait un voisin, souvent un ami, parfois un cousin. La beauté des pierres s'accordait à l'amabilité des habitants et la forêt voisine lui dessinait un écrin d'émeraude.

Le feu a mangé la forêt et, insatiable, a dévoré mon village. Il n'est plus que bois calciné et vestiges effondrés. Comme un doigt vengeur levé vers le ciel, le clocher demeure debout, gardien d'un champ de ruines. La maison de famille est partie en fumée, effroyable offrande à une divinité perverse. La fontaine craquelle au soleil. J'y verse des larmes, maigre obole salée, et je ferme les yeux, emprisonnant mes souvenirs.

Élisabeth Guélaën